



Zoé Valdés

# La Havane mon amour

Roman

ARTHAUD

La Havane que vous découvrirez au fil de ces pages est celle que j'ai connue, celle de mes aventures, mais aussi celle de mes lectures, de mes écrivains de prédilection et de mes fantômes - des fantômes que j'ai choisis, ou de ceux qui m'ont choisie. C'est La Havane de ma mère, et en l'absence de ma mère, La Havane est devenue ma mère, une mère lointaine et à jamais regrettée. C'est La Havane bagarreuse et *bambollera* (tapageuse) de mon père. La Havane particulièrement fervente et joyeuse de ma grand-mère. La Havane de ma génération, née - année fatidique - en 1959. La Havane de la pénurie et du désarroi, la ville de la fête et celle des sévices. La ville des évasions, des rencontres et des retrouvailles provoquées. La ville bordée par la mer, tour à tour d'or ou d'argent, [...]. La ville des infortunes, des persécutions, des crimes passés sous silence, des vols quotidiens que l'on commet pour survivre. La ville des grands amours et des orageuses déceptions, des passions, de la douleur, du souvenir, de l'oubli. [...] J'ai recréé les mystères de cette ville, ceux qui m'ont séduite, en les mêlant à des êtres et des situations de fiction, nés de l'imaginaire populaire ou de ma propre invention.

---

**Zoé Valdés**, née en 1959 à La Havane, est une romancière, poète et scénariste cubaine. En 1995, après la publication de son roman *Le Néant quotidien*, elle s'exile en France accompagnée de son époux et de leur fille. Égérie de la littérature cubaine, ses livres sont traduits partout dans le monde.

Traduction d'Aymeric Rollet.

ARTHAUD

La Havane, mon amour

DANS LA MÊME COLLECTION

*Mon île au trésor*, Alain Blottière

*La Corse*, Dorothy Carrington

*Je ne songe qu'à vivre*, Honoré d'Estienne d'Orves

*Promesse d'îles*, Alain Hervé

*La Zone*, Markiyan Kamysh

*Ce Mexicain qui venait du Japon et me parlait de*

*l'Auvergne*, Jean-Claude Lalumière

*Nuits tranquilles à Belém*, Gilles Lapouge

*Paradis éphémères*, Donald Richie

*Un été au Kansai*, Romain Slocombe

*Georges Gasté, traquer le soleil dans l'ombre,*

Aude de Tocqueville

*La Femme qui pleure*, Zoé Valdés

Zoé Valdés

# La Havane, mon amour

*Traduit de l'espagnol (Cuba) par  
Aymeric Rollet*

ARTHAUD

© Zoé Valdés, 2015 ; © Editorial Stella Maris SL, 2015  
pour l'édition originale publiée sous le titre

*La Habana mon amour*

© Flammarion, Paris, 2016 pour la présente édition

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0813-8222-0

*À ma grand-mère et à ma mère,  
havanaises de cœur.*

*À ma fille,  
havanaise de naissance.*





« Quel droit plus sacré que de vivre sur le sol natal ? Ici, les promenades publiques ont un aspect de bon goût particulier au pays : point de veste, point de casquette, point de gens malpropres ou mal mis. Tous les hommes sont en habit et portent cravate, gilet et pantalon blancs ; toutes les femmes s'habillent de linon ou de mousseline. Les vêtements blancs, qui respirent la coquetterie et l'élégance, s'harmonisent merveilleusement avec la beauté du climat, et répandent dans les réunions un air de fête. »

María de las Mercedes Santa Cruz y Montalvo,  
comtesse de Merlin<sup>1</sup>

---

1. María de las Mercedes y Montalvo, comtesse de Merlin, *La Havane*, Paris, Librairie d'Amyot, 1884, p. 293 et p. 331.



« En arrivant à la place d'Armes, on a vu la foule massée, la mairie ouverte et l'orphéon municipal sous la baguette de Gonzalo Roy, fêtant tous le jour de la Saint-Christophe, tant et si bien qu'il nous a fallu nous mêler à la multitude et nous glisser jusqu'à la grille du petit temple. Et mon amour est allé jusque-là, pas plus. [...] Moi aussi je vais tourner comme un idiot autour de la *ceiba*. »

Guillermo Cabrera Infante<sup>1</sup>

---

1. La citation est issue de la nouvelle « Darle vueltas a una ceiba », dans le recueil *Todo está hecho con espejos*. Pour la traduction française, voir Guillermo Cabrera Infante, « Faire le tour d'une *ceiba* », dans *Le Miroir qui parle*, traduction Albert Bensoussan, Paris, Gallimard, 2003, p. 146-148.



« Ville désormais sans poètes pour la mythifier ou la reconstruire. Ville enlisée dans sa désolation la plus stricte ; ville en train de pourrir, au sens propre comme au figuré... Ville qui expulse ou bien étrangle quiconque essaie de la dépeindre. Ville où l'artiste a été remplacé par le policier, la parole par la consigne, les rêves par les plans quinquennaux, l'homme par le masque. »

Reinaldo Arenas<sup>1</sup>

---

1. Citation issue de l'article de Reinaldo Arenas «Lo cubano en la literatura».



# I

*La Havane : fondée le 16 novembre 1519 par l'explorateur espagnol Diego Velázquez de Cuéllar, l'actuelle capitale de Cuba fêtait en novembre 2014 ses quatre cent quatre-vingt-quinze ans. La Havane, qui doit son nom au cacique Habaguanex (l'un des chefs indigènes qui habitait la région), fut déplacée à deux reprises, en 1514 et 1519, avant d'être établie à son emplacement actuel. Ce port, d'où les produits américains partaient à l'exportation, fut pendant des siècles le plus important des Caraïbes. En raison de sa richesse, la ville a subi de nombreuses incursions de puissances ennemies et de corsaires. Prise par les Britanniques en 1672, après deux mois d'une farouche bataille, elle fut restituée à l'Espagne en 1763. Avec ses 2,1 millions d'habitants (2012), La Havane est la ville la plus peuplée des îles caribéennes...*

Quant à moi, je viens d'avoir cinquante-cinq ans. Je suis née à La Havane, un 2 mai 1959 ; je suis havanaise, ce qui implique déjà *une certaine attitude face à la vie*. Depuis 1959, en revanche, année où ma mère m'a mise au monde, être né à Cuba implique aussi *une certaine aptitude à la mort*. Mais je suis havanaise, je marche et danse comme une Havanaise, je bouge et gesticule comme une Havanaise, j'ai la sensibilité d'une Havanaise née, par malchance, sous le joug révolutionnaire, et c'est en Havanaise que je dors et que je rêve. Autrement dit, je rêve très souvent de ma ville. C'est un rêve récurrent, il ne se manifeste pas toutes les nuits (heureusement), mais assez souvent tout de même : je marche dans le Marais, le quartier où je vis à Paris, je tourne, et me voici soudain dans une rue de La Havane, que je ne reconnais pas ; au moment où je lève les yeux pour lire le nom de cette rue, je me réveille. Je ne parviens jamais à savoir où je me trouve. Toujours le même rêve, toujours les mêmes rues, toujours le même coin de la rue Beautreillis (où je louais un appartement lorsque je suis arrivée à Paris), et cette rue de la mystérieuse Havane, dont mes rêves me taisent toujours le nom.

À La Havane j'étais très parisienne ; à Paris je suis très havanaise. Je ne peux pas m'en



empêcher, et je l'assume dans le refuge de ma langue, le havanais, comme une forme de résistance. Le havanais est un langage doux, qui glisse sur le toboggan de la langue, jusqu'à la pointe, d'où s'élancent les mots humides, comme d'un trampoline.

Je suis née à la clinique Reina, dans la rue Reina, au temps où il restait encore des cliniques à Cuba. L'obstétricien qui s'est occupé de ma mère, Ganganelli, était d'origine italienne. C'était l'époque où l'on offrait aux femmes enceintes un bouquet de fleurs, rose si elles accouchaient d'une fille, et bleu si elles donnaient le jour à un garçon ; on leur offrait aussi une partie du trousseau de naissance, le tout payé par la clinique à laquelle ma mère était affiliée.

Nous nous sommes installés tout près de la clinique, rue Estrella, dans le centre de La Havane ; mon père avait loué un petit appartement dont l'entrée donnait sur un couloir, comme dans les vieux immeubles havanais. J'avais deux mois quand mes parents se sont séparés, et nous avons déménagé, ma mère, ma grand-mère maternelle et moi, au numéro 160 de la rue Muralla entre les rues de Cuba et de San Ignacio, au cœur de la Vieille Havane, la partie de la ville dont je me sens originaire.

C'est dans la Vieille Havane que j'ai grandi, rue Muralla, dans cette rue au parfum d'anis, imprégnée d'une étrange odeur d'Anís del Mono<sup>1</sup> qui s'exhalait de toute part et montait (je ne sais pas si l'on peut toujours le respirer, ce parfum) depuis l'avenue Aduana del Puerto jusqu'à la rue Egido, où se trouvait le cinéma Universal, et où se trouve toujours l'association espagnole Rosalía de Castro. Existe-t-il encore, ce cinéma ? Je ne le sais pas non plus ; tant de cinémas ont peu à peu disparu de l'île.

J'ai grandi dans cette Vieille Havane à demi détruite, entourée de décombres et de pierres qui parlaient – les pierres, en tout cas, parlaient avec moi –, aussi bien les petits cailloux tout fins que la rocaïlle brute ou les grosses pierres lourdingues, avec leurs infinis tons de voix : aigus, criards, grinçants, rauques, effrayants, puissants, fragiles... C'étaient là des conversations imaginaires, somme toute assez naturelles chez moi. Je me suis toujours entretenue aussi bien à voix haute avec les humains qu'en silence avec les morts et les objets, et inversement, à voix basse avec les vivants, et à haute voix avec les pierres.

---

1. Célèbre marque espagnole d'anisette. [N.d.T.]

Mes souvenirs d'enfance sont ceux de n'importe quelle petite fille qui a passé plus de temps dans la rue que chez elle, sans que sa famille ou elle-même n'y soient pour rien. Nous avons quitté l'espace déjà réduit de la rue Estrella pour celui plus réduit encore de la rue Muralla ; seulement, rue Muralla, nous étions plus nombreux, puisque ma grand-mère vivait avec ma mère et moi, de même que – temporairement – ma tante, son jeune fils (mon cousin) et une amie de ma mère, qui s'appelait Cuca, et que j'ai aimée comme ma propre tante ; tout ce petit monde dans deux pièces assez exigües.

J'avais beau être une petite fille mince et discrète, je me rendais compte que j'occupais un certain espace ; on me donnait invariablement le sentiment que j'étais, pour ainsi dire, de trop, ou peut-être était-ce moi qui m'obligeais à le croire. C'est pourquoi je filais dans la rue dès que j'en avais l'occasion ; je suis devenue une *callejera*, comme on appelle les traîne-la-rue à Cuba, puis une espèce de petit voyou du parc Habana, garçon manqué, rejeté et arrogant. Je n'avais peur de rien ni de personne, et jamais je ne me sentais aussi bien que lorsque je fonçais dans ma carriole en bois, sur mes patins à roulettes soviétiques, et plus tard sur mon vélo chinois bleu et blanc,

dans les rues de La Havane. Je descendais la rue Cuba, jusqu'à la rue Merced, et je prenais la rue Inquisidor en direction de la rue Obispo, ou du Malecón<sup>1</sup>, au niveau de la petite embarcation qui conduit au village de Casablanca, de l'autre côté du port. Jamais je ne me sentais aussi heureuse que lorsque je jouais aux billes avec les garçons dans la rue Conde, où nous allions rendre visite à des amies de ma tante.

Un jour, dans cette rue Conde, alors que je faisais du patin à roulettes, j'ai trouvé une alliance en or ; ma grand-mère l'a conservée et me l'a offerte lorsque je suis devenue majeure. Avec ses constructions basses, dont les portes étaient pourvues de perrons à deux marches en moellons ou en béton poli, la rue Conde était comme la plupart des rues de la Vieille Havane. C'est une courte rue, galonnée de petites maisons, comme une couture bien faite, ou plutôt, une courte broderie dans le long voile de nacre que forment les matins et les débuts d'après-midi ; et l'on ne peut soupçonner, sous cette lumière écrasante, l'existence d'une autre ville, souterraine, immatérielle, impalpable.

---

1. Front de mer. [N.d.T.]

Ma maison se résumait donc à ces deux pièces exigües dans la résidence qui s'appelait Le Réverbère, une grosse demeure coloniale traversée de couloirs centraux et située au beau milieu d'une rue qui sentait l'anis, toute pleine de gens venus de partout, la plupart d'origine asturienne, galicienne, des Chinois, des Noirs, des Polonais (juifs catalans), c'est-à-dire des Cubains.

Les rues de La Havane étaient à mes yeux la cour de ma maison, ou son entrée. Là, je jouais sans peur de la circulation, mais en me méfiant des racontars et des délations du CDR (Comité de défense de la révolution) qui n'épargnaient ni les adolescents ni même les enfants. La Havane, ses rues, et cette immense entrée qui donne sur la mer, est toujours ma maison, avec mes cours et arrière-cours. La Havane est mon chez-moi imaginaire, lointain et proche à la fois grâce à la littérature, à la musique, à la peinture.

La Havane que j'ai connue n'est pas seulement la belle cité des colonnes d'Alejo Carpentier<sup>1</sup>, ni La Havane de Fronesis, Foción et José Cemí,

---

1. Célèbre écrivain cubain, Alejo Carpentier (1904-1980) a publié *La Ciudad de las columnas* (*La Cité des colonnes*) en 1964. [N.d.T.]

personnages de José Lezama Lima<sup>1</sup>, avec son étincelant Paseo del Prado, ce n'est pas non plus – pas seulement – la ville aimée et perdue, écrite et réécrite dans l'œuvre extraordinaire de Guillermo Cabrera Infante<sup>2</sup>, et ce n'est pas La Havane aux vieilles demeures seigneuriales, celles du quartier El Vedado, qu'évoque la poésie de Dulce María Loynaz<sup>3</sup> ; ma Havane est un mélange à demi écroulé de tout cela. C'est cette Havane-là que le destin m'a réservée, en me faisant naître si tard. Une Havane meurtrie, abîmée comme l'écorchure à la cheville d'une adolescente frappée par son beau-père.

Cette Havane, j'ai pu la sauver grâce à mes virées nocturnes et à mes lectures noctambules des grands écrivains qui, tel Eugène Sue dans *Les Mystères de Paris*, ont voulu recréer les mystères de La Havane à leur manière, comme je l'ai fait par la suite dans mon livre de récits intitulé, justement, *Los Misterios de La Habana*<sup>4</sup>.

---

1. Référence aux personnages de *Paradiso* (1966), de l'écrivain cubain José Lezama Lima (1910-1976). [N.d.T.]

2. Écrivain cubain (1929-2005). [N.d.T.]

3. Écrivaine cubaine (1902-1997). [N.d.T.]

4. Zoé Valdés, *Los Misterios de La Habana*, Planeta, Barcelone, 2004. Pour la version française : *Les Mystères*

J'y ai mis en exergue deux citations, l'une issue des *Estampas de San Cristóbal* de Jorge Mañach : « Ah, la rue Muralla ! observe Luján, vigoureuse, taillée dans le nerf et le muscle, au flanc de San Cristóbal<sup>1</sup> ! » ; l'autre, de Sue lui-même, dans *Les Mystères de Paris* : « Et puis encore nous croyons à la puissance des contrastes\*<sup>2</sup>. » Et c'est ce pouvoir des contrastes qui fait de La Havane une ville unique.

La Havane que vous découvrirez au fil de ces pages est celle que j'ai connue, celle de mes aventures, mais aussi celle de mes lectures, de mes écrivains de prédilection et de mes fantômes – des fantômes que j'ai choisis, ou de ceux qui m'ont choisie. C'est La Havane de ma mère, et en l'absence de ma mère, La Havane est devenue ma mère, une mère lointaine et à jamais regrettée. C'est La Havane bagarreuse et *bambollera* (tapageuse) de mon père. La Havane

---

*de La Havane*, traduction Julie Amiot et Carmen Val Julián, Calmann-Lévy, Paris, 2002. [N.d.T.]

1. San Cristóbal de La Habana, nom historique de La Havane ; pour la traduction, voir *Les Mystères de La Havane*, p. 9. [N.d.T.]

2. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. [N.d.E.]





Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)

N° d'édition : L.01EBNN000429.N001  
Dépôt légal : août 2016